

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT :	Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
	"          "      six mois, 14          "
	"          "      un an, 25          "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIENNE et C<sup>ie</sup>, 90, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE-BULLIENNE et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX. 30 MAI 1868.

### Bulletin politique.

Depuis quinze jours, nous avons dû interrompre notre petite revue politique et, franchement, nous l'avons fait sans regret, car, en dehors des discussions des Chambres, il ne s'est produit aucun événement vraiment digne d'attirer l'attention publique. Nous devons toutefois excepter le maintien au pouvoir du président Johnson, bien que la chose ne soit guère importante pour notre commerce. Ce qui serait à désirer, c'est que l'Amérique abaissât les droits prohibitifs qu'elle fait peser à l'entrée sur les marchandises étrangères, mais le pouvoir présidentiel ne peut rien sur ces questions de tarifs laissées à volonté des chambres, de même dans tous les pays libres.

On ne peut se dissimuler qu'il existe, de par le monde politique un certain parti qui s'est donné pour mission d'entretenir dans les esprits une agitation systématique en répandant des nouvelles alarmistes. Toujours en défiance contre cette autre bande noire, nous avons tenu immédiatement pour suspecte la dépêche de Gumbinnen annonçant la formation de rassemblements insurrectionnels sur la frontière de la Galicie. Aujourd'hui, cette dépêche est classée par les journaux officiels et autres parmi les rumeurs fantaisistes. Attendants-nous, toutefois, à voir reparaitre bientôt sous une autre forme ou rubriques les bandes de Langiewiez, pour les besoins de la spéculation boursicodière ou de la fantasmagorie diplomatique.

Le Sénat a commencé à délibérer sur le projet de loi relatif aux réunions publiques, MM. de Maupas, Hubert-Delisle, rapporteurs, et Béhic ont été entendus dans cette première séance; la discussion a été reprise aujourd'hui.

Le Corps Législatif, après avoir reçu communication de plusieurs projets de loi d'intérêt local ou administratif, entre autres d'un projet relatif à un appel de 100,000 hommes sur la classe de 1868, pour le

recrutement des armées de terre et de mer, avoir entendu le rapport de M. Gresier sur le projet de loi relatif à un emprunt de 440 millions et adopté un projet de loi portant ouverture au ministre de l'instruction publique, sur l'exercice de 1868, d'un crédit extraordinaire de 50,000 fr. applicable aux frais d'une mission scientifique à Saigon, a entamé la discussion du projet de loi concernant la création de deux caisses d'assurances, l'une en cas de décès et l'autre en cas d'accidents résultant de travaux agricoles et industriels. La discussion continue aujourd'hui.

J. REBOUX.

### Fas de découragement

Pour quelques-uns, les déclarations officielles ne laissent aucun espoir en faveur des revendications des producteurs. Il est possible en effet que le gouvernement ne comprenne pas les dangers du présent et n'aperçoive pas les points noirs de l'avenir.

Il est nécessaire, puisque les ministres refusent d'être convaincus, de convaincre la nation. Les discours de M. Rouher peuvent être tirés à 300,000 exemplaires, nous avons les moyens de vulgariser nos idées.

Que partout, sur les divers points de la France, la fédération des producteurs passe du domaine de la théorie dans le domaine de la pratique, et nous verrons bien si en 1869 les nouveaux députés acceptent le régime économique de 1860.

(Moniteur industriel).

L. CARRÉ.

Le Moniteur industriel a reçu de Lille la lettre suivante :

26 mai 1868.

« A Monsieur Alex. Durand, directeur-gerant du Moniteur Industriel.

« Plusieurs industriels de notre localité sont venus me demander d'ouvrir une souscription pour offrir une médaille d'or à tous ceux qui soutiennent la cause du travail national, et principalement aux députés qui, dans la récente discussion, se sont distingués à la tribune du Corps législatif.

« J'ai pensé que cette manifestation aurait un grand succès en commençant à

se produire dans un journal spécial comme le vôtre.

« Veuillez agréer, etc., etc.

« Un de vos abonnés, ... »

Le Moniteur industriel fait suivre cette lettre de la note suivante :

« Nous ne pouvons qu'approuver entièrement l'initiative prise par les industriels de Lille, et nous nous associons de grand cœur à cette manifestation tout en faveur de ceux qui l'ont provoquée.

« Nous recevons donc dans nos bureaux toutes les souscriptions que l'on voudra bien nous adresser à cette intention. »

### Le Christianisme et M. Sainte-Beuve.

Selon M. Sainte-Beuve, qui, on le sait, a passé en fait d'opinions politiques, philosophiques et religieuses, par toutes les nuances de l'arc-en-ciel, l'idée chrétienne serait aujourd'hui en pleine décadence. Le journal la France rappelle; à ce propos, quelques paroles de M. de Châteaubriand dans la préface des études historiques :

« Nous persuader que la pensée chrétienne n'existe plus parce qu'elle a déserté notre petit cerveau, c'est une grande pauvreté.

« Il y a deux hommes que le siècle ne reniera pas : sortis de ses entrailles, leurs talents et leurs principes sont loués, encensés, admirés de ce siècle. Ces deux hommes marchent à la tête de toutes les opinions politiques et de toutes les doctrines littéraires nouvelles. Ecoutez lord Byron et M. Benjamin Constant sur les idées religieuses :

« Je ne suis pas ennemi de la religion, au contraire; et pour preuve, j'éleve ma fille naturelle à un catholicisme strict dans un couvent de la Romagne; car je pense qu'on ne peut jamais avoir assez de religion quand on en a; je penche tous les jours davantage vers les doctrines catholiques. » (Mémoires de lord Byron, tome V, p. 172.)

« Pendant son exil en Allemagne, sous le gouvernement impérial, M. Benjamin Constant s'occupe de son ouvrage sur la religion. Il rend compte à l'un de ses amis de son travail dans une lettre autographe que j'ai sous les yeux. Voici un passage assurément bien remarquable de cette lettre :

« Hardenberg, ce 11 octobre 1814

« J'ai continué à travailler du mieux que j'ai pu, au milieu de tant d'idées tristes. Pour la première fois, je verrai, j'espère, dans peu de jours, la totalité de mon Histoire du polythéisme rédigée. J'en ai refait tout le plan et plus des trois quarts des chapitres. Il m'a fallu, encore, parce que, comme vous savez, je ne suis plus ce philo-

sophe intrépide, sûr qu'il n'y a rien après ce monde, et tellement content de ce monde qu'il se réjouit qu'il n'y en ait pas d'autre. Mon ouvrage est une singulière preuve de ce que dit Bacon, qu'un peu de science mène à l'athéisme et plus de science à la religion. C'est positivement en approfondissant les faits, en recueillant de toutes parts et en se heurtant contre les difficultés sans nombre qu'ils opposent à l'incrédulité, que je me suis vu forcé de reculer dans les idées religieuses. Je l'ai fait certainement de bonne foi, car chaque pas rétrograde m'a coûté. Encore à présent, toutes mes habitudes et tous mes souvenirs sont philosophiques, et je défends porte après porte tout ce que la religion reconquiert sur moi. Il y a même un sacrifice d'amour-propre, car il est difficile, je le pense, de trouver une logique plus serrée que celle dont je m'étais servi pour attaquer toutes les opinions de ce genre. Mon livre n'avait absolument que le défaut d'aller dans le sens opposé à ce qui, à présent, me paraît vrai et bon, et j'aurais eu un succès de parti indubitable. J'aurais pu même avoir encore un autre succès, j'en aurais fait ce qu'on aime le mieux à présent: un système d'athéisme pour les gens comme il faut, un manifeste contre les prêtres, et le tout combiné avec l'aveu qu'il faut pour le peuple de certaines fables, avec qui satisfait à la fois le pouvoir et la vanité.

« Je consens à passer pour un esprit rétrograde avec Herder, avec l'école philosophique transcendante de l'Allemagne, enfin avec M. Benjamin Constant et lord Byron.

M. de Châteaubriand ajoutait ces lignes, que l'on dirait écrites d'hier :

« La société est aujourd'hui tourmentée d'un besoin de croyance qui se manifeste de toutes parts. Vainement, on veut contenter l'avidité des esprits en s'efforçant de les rendre fanatiques d'une vérité matérielle qui les trompe encore, puisqu'elle se change en abstraction dans le raisonnement. Ce faux enthousiasme ne débarrasse pas loin la jeunesse; elle ne peut ici se débarrasser de la tristesse qui la surmonte, ni combler le vide qu'a laissé en elle l'absence de toute foi.

« On n'admire pas longtemps un peu de bonté sensitive, dit ce peu de bonté être compensé d'esprit et de matière, et former cette prétendue unité humaine dont le système, renouvelé des Grecs, est encore une réverie d'une secte bouddhiste. Quelle misère, si cette vie d'un jour n'était que la conscience d'un néant ! »

Aujourd'hui, pour mériter le brevet, de savant et d'homme de progrès, il suffit de nier l'existence de Dieu et d'admirer, avec M. Sainte-Beuve et consorts, un peu de bonté sensitive.

A. THOLMEY.

(Echo Universel).

### CORRESPONDANCE PARISIENNE

A Monsieur le directeur du Journal de Roubaix. Paris, 29 mai.

La politique générale reste au même plat, et ce n'est pas le rapport du maréchal Niel qui paraît devoir susciter des embarras diplomatiques. Il y a un moment d'apaisement dans les rapports des puissances; ce n'est pas qu'elles aient mis d'accord sur les questions qui les divisent; mais elles sont convenues d'ajourner les solutions. La cause du maintien de la paix, c'est qu'aucune puissance n'est prête à faire la guerre.

Le Sénat a commencé hier la discussion sur la loi de droit de réunion. M. de Maupas a parlé le premier. L'ancien préfet de police a coup d'Etat est un adversaire énergique de la loi. Mais quoiqu'il parlât comme pense la majorité du Sénat, il paraît n'avoir obtenu qu'un médiocre succès. Il est bien certain que cette discussion, qu'elle occupe deux ou bien trois séances, ne tiendra qu'une très-petite place dans nos fastes parlementaires.

La polémique continue entre nos journaux sur la liberté d'enseignement. Il me semble que sur cette question il n'y a pour le moment que deux camps : ceux qui veulent la liberté et ceux qui ne le veulent pas. Mais il paraît que les rangs sont bien mêlés; il faudrait opérer un tri pour savoir quels sont ceux qui veulent aller à droite et ceux qui veulent aller à gauche : Que l'on commence donc par s'entendre; la polémique actuelle y contribuera probablement.

L'affaire des journaux condamnés pour compte-rendu parallèle viendra devant la Cour de cassation après les fêtes de Pentecôte.

Le bruit d'un voyage de l'Impératrice en Irlande est démenti. Il n'a jamais été question d'une visite du Prince impérial au Saint-Père.

Le Prince Napoléon reviendra de Constantinople par Vienne.

On reparle d'une prochaine entrevue entre l'Empereur et le roi de Prusse. Cependant la rencontre des deux Souverains aurait lieu sans apparat, non pas à Berlin, mais à Baden-Baden. Elle ressemblerait plutôt à la visite d'un particulier à un autre, qu'à l'entrevue officielle de deux grands souverains. De même, si l'Empereur et le Czar doivent se rencontrer, ce sera aussi dans une station thermale d'Allemagne.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 31 MAI 1868.

— 13 —

## LE JEUNE DOCTEUR

SECONDE PARTIE.

VI

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 10 mai 1868.)

Il se passait certainement quelque chose d'extraordinaire dans le village; car, sur le seuil de chaque porte, on voyait des gens regardant avec une curiosité inquiète du côté de l'église, comme si une fâcheuse nouvelle devait leur arriver par là.

Dans la rue, près de l'église, un grand nombre de villageois, principalement des femmes et des filles, s'étaient rassemblés par petits groupes. — L'hiver n'était pas encore à sa fin : des glaçons pendaient

au bord des toits, et le vent du nord soufflait âpre et piquant.

Cà et là on voyait quelques femmes battre des pieds ou se frotter des mains pour lutter contre la rigueur du froid; mais l'attention du plus grand nombre était si anxieusement fixée sur la porte du presbytère, adjacent à l'église, qu'ils ne semblaient pas sentir l'influence de cette rude température de janvier.

Quelqu'un apparaissait-il à la porte de la cure, tous les paysans émus faisaient quelques pas en avant, dans l'espoir de recevoir une nouvelle favorable; mais, chaque fois, ils se voyaient trompés dans leur attente, car la personne qu'ils interrogeaient du regard levait les bras vers le ciel, secouait la tête en signe de mauvais présage, et s'éloignait précipitamment dans l'une ou l'autre direction.

Alors, de tous ces groupes s'élevait une plainte unanime; tous gémissaient sur le sort de leur bon curé, qui, en pleine santé, venait d'être frappé tout à coup d'un mal mortel. Les uns prétendaient qu'il s'était blessé en tombant dans le cimetière; les autres que sa maladie était la suite d'un éternement trop violent. Ce qui ressortait le plus clairement de leurs discours, c'est que personne ne connaissait la cause du mal dont le curé souffrait.

En se communiquant ainsi leurs inquiétudes, plus d'un villageois essayait une larme sur sa joue, et maintes femmes portaient leurs tabliers à leurs yeux. Le curé était adoré de ses ouailles pour sa douceur et sa bonté, et l'on se désolait de sa mort probable comme de la perte d'un père tendrement aimé.

Ce n'était pas sans de justes raisons qu'ils s'attristaient ainsi, et attendaient,

le cœur plein d'angoisses, la fatale nouvelle; car l'état de leur pasteur était plus grave et plus menaçant encore qu'ils ne le soupçonnaient.

Dans une chambre du presbytère, le pauvre curé était couché presque sans mouvement dans un fauteuil. Sa mère, les yeux rouges à force de pleurer, mais forte par son amour, soutenait de ses deux mains la tête de son fils, pour laisser tomber dans un bassin le sang qui lui coulait abondamment du nez.

Depuis plus de trois heures, le curé avait commencé à saigner du nez, et tous les efforts du médecin et des assistants, pour arrêter la fatale hémorrhagie, étaient restés sans succès. Au contraire, le mal semblait empirer d'instant en instant, et le malade était si faible qu'il demeurait étendu dans son fauteuil, les yeux fermés et les membres inertes, comme si la vie était prêt de le quitter.

La vieille servante, assise près de la cheminée, tenait un mouchoir sur ses yeux et pleurait si amèrement que ses sanglots retentissaient dans toute la chambre. Le vicarier muet et interdit, tenait une des mains du curé; les amis de ce dernier, les marguilliers, et quelques autres personnes l'entouraient et le regardaient en silence, d'un air effrayé.

M. Heuvels, qui avait essayé et épuisé tous les remèdes connus de lui, se tenait devant le malade, les bras croisés sur sa poitrine, et paraissait plein de dépit et de confusion de ne pouvoir arrêter le sang qui ne cessait de couler. Il espérait que le curé ne tarderait pas à tomber dans un complot évanouissement, et que cette hémorrhagie opiniâtre s'interromprait alors;

mais le malade restait dans un état plongé de demi-syncope.

Déjà les assistants avaient demandé s'il ne convenait pas de faire appeler encore un ou deux médecins; mais quoique M. Heuvels ne se trouvât pas fort à l'aise et paraît même fort ému, il avait repoussé cette demande en disant que, si l'on attendait encore un peu, le sang s'arrêterait peut-être naturellement.

En ce moment quelqu'un ouvrit la porte. C'était le notaire, qu'on était allé avertir dans un village voisin, où il faisait une vente d'arbres. Membre du conseil de fabrique, et ami particulier du curé, il était accouru en toute hâte, car on lui avait fait entendre qu'il devait se presser s'il voulait le trouver encore en vie.

A son entrée, il jeta un regard effrayé sur le malade, et s'écria en tremblant :

« Ciel ! qu'est-ce-ci ? qu'est-il arrivé ? Un de ses collègues de conseil de fabrique le tira par le bras et le prit à part pour le calmer et l'inviter au silence, parce que ces plaintes, proférées à haute voix, ne pouvaient qu'augmenter la douleur et le désespoir de la mère et de la servante.

Alors on raconta au notaire, à voix basse, comme le curé avait été pris subitement, et sans cause apparente, d'un saignement de nez qui durait depuis plus de trois heures, malgré tous les efforts du médecin. On lui dit également pour quel motif on n'avait pas encore appelé un second médecin.

Cette explication ne parut pas satisfaire le notaire. Il jeta un coup-d'œil de mécontentement sur M. Heuvels, et murmura :

— Ah ! il ne veut pas de consultation avec un autre médecin ? Je devine aisément le motif de ce refus. Mais, ici, il y a de la vie d'une personne chère.

Et, se tournant vers le docteur, il lui dit :

— Monsieur Heuvels, l'état du curé est assez grave pour rendre nécessaires les conseils d'un second médecin. J'exige qu'on aille en chercher un à l'instant ! J'exige dans votre propre intérêt; car bien grande serait la responsabilité qui pèserait sur vous, si un malheur arrivait ici.

— Je ne veux point m'y opposer, répondit M. Heuvels, envoyez quelqu'un au docteur Van Daël.

— Van Daël ? répéta le notaire. Il demeure à plus d'une lieue d'ici ?

— Il ne faut pas beaucoup de temps à un homme à cheval pour courir jusque-là. Et, en tous cas, j'ai fait tout ce qu'on peut faire; un autre médecin se croirait, comme moi, les bras sur la poitrine et attendra que le sang, en cessant naturellement de couler, permette aux veines de se refermer.

— Et pourquoi ne pas appeler M. Valkiers ?

— M. Valkiers ! fit le docteur en levant les épaules. Que voulez-vous qu'il fasse ici ? Ne serait-ce pas la première fois qu'il verrait une épistaxis si rebelle ?

— C'est possible, monsieur Heuvels, répondit le notaire avec une nuance de dédain. Je sais bien que vous n'avez pas confiance dans le savoir de votre jeune confrère; mais il démontre, par des cures inespérées, qu'il connaît encore des remèdes pour des cas que de plus vieux que lui trouvaient entièrement désespérés.

Un sourire amer contracta le visage du docteur; il comprit que ce trait était dirigé contre lui, et que c'était une allusion